

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

### LE FILS

Cher et excellent père ! dit le jeune homme très ému.

— Mais c'est la, Paul, tu le sais, reprit le sculpteur, oui, tu sais que je ne vis que pour toi et par toi. Et l'on voudrait te reprendre à ton père !

— Encore une fois, mon père, rassurez-vous ; rien de ce que vous craignez ne peut arriver.

— Paul, répliqua Lebrun avec une sorte d'emportement, je n'ai rien de plus cher au monde que ton affection, j'en suis jaloux ! Mais tu n'as pas le cœur d'un ingrat ; je me tranquillise, étant sûr de toi. D'ailleurs, je te le répète, ta mère ne t'aime pas !

— Mon père, répondit Paul d'un ton pénétré, une mère aime toujours son enfant.

— Elle ne l'a guère prouvé autrefois, grommela le sculpteur en haussant les épaules.

— Je vous en prie, mon père, laissons le passé.

— Soit, car ce n'est jamais sans colère et sans amertume que j'y reporte ma pensée. Est-ce parce qu'elle a promis et donné cinq cents francs aux hommes qui vous ont retirés de l'eau, toi et Lucien, que tu crois à l'affection, à la tendresse de ta mère ? Est-ce parce qu'elle s'est introduite dans la chambre où l'on t'avait couché et qu'elle t'a donné des soins pendant quelques heures ?

— N'est-ce pas déjà quelque chose, mon père ?

— N'importe quelle autre femme aurait fait cela. On s'apitoye aisément sur le sort de deux jeunes gens qui vont périr et qui sont presque miraculeusement arrachés à la mort.

— Si ma mère n'avait fait que cela, dit Paul gravement, je n'aurais pas eu toutes les pensées qui me sont venues à l'esprit et je pourrais croire encore qu'elle est morte.

— Mais qu'a-t-elle donc fait ? demanda le sculpteur avec anxiété.

— A un moment, pensant que je dormais profondément quand je n'étais qu'assoupi, elle se pencha sur mon lit et couvrit mon front de ses baisers maternels.

Lebrun eut comme un geste de colère.

— Elle a osé ! murmura-t-il.

— Une mère a toujours le droit d'embrasser son fils, mon père.

Lebrun resta silencieux et baissa la tête.

— J'ouvris les yeux, continua Paul, et dans cette garde-malade, dont je sentais encore la chaleur des baisers, je reconnus à son vêtement, à son chapeau particulièrement, une femme que j'avais vue dans la soirée au bal des Capuciers, en compagnie d'autres femmes et de cet individu qui me chercha querelle pour avoir le prétexte de me jeter lâchement dans la Seine.

A celle qui venait de m'embrasser, je lançai un regard qui n'avait certainement rien de reconnaissant, et je crois même l'avoir repoussée avec une sorte de dégoût.

Elle sortit de la chambre, chassée par mon regard, et—c'est la servante de l'hôtel qui me l'a rapporté—elle se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter.

Cela n'était-il pas suffisant déjà pour éveiller en moi, plus ardente que jamais, la pensée de ma mère ?

Vous arrivâtes à Bougival, mon père, et votre femme s'enfuit aussitôt, évidemment dans la crainte de se trouver en votre présence.

Et puis il y eut les réponses que la servante fit à vos questions et les regards étonnés et mystérieux que vous échangeâtes avec M. Delteil.

Tout cela me revint à la mémoire au bout de quelques jours et j'acquis la certitude que ma mère existait, que la femme inconnue de Bougival était ma mère.

— C'était fatal, dit le sculpteur sur bois, en passant à plusieurs reprises la main sur son front brûlant.

Puis, d'un ton brusque :

— Elle est allée te trouver à ton atelier ?

— Non, mon père.

— Elle t'a écrit ?

— Pas davantage.

— Ah !

Et Lebrun se dit tout bas :

— Il lui reste donc encore un peu de pudeur.

Il reprit à haute voix.

— Alors, Paul, tu ne sais pas où elle demeure et sous quel nom elle se cache à Paris ?

— Pardon, mon père, je sais qu'elle demeure rue Lafayette où elle est connue sous le nom de Mme Prudence. Saviez-vous cela, mon père ?

— Non. Bien que j'eusse deviné qu'elle était la femme aux cinq cent francs et appris ainsi que ta mère était revenue à Paris, je n'avais pas à savoir ce qu'elle y faisait. Mais toi, Paul, comment sais-tu... Tu l'as donc cherchée ?

— Non, mon père, mais je l'ai fait chercher, ce qui revient au même.

— Par qui ?

— Par mon ami Albert Picot, qui connaît quelques-unes des habituées du bal de Bougival.

— Qu'allait-elle faire dans cet établissement, la malheureuse ?

— Tocher de l'argent qui lui était dû.

Lebrun, étonné, arrêta sur son fils un regard interrogateur.

— Ma mère, continua Paul, est établie rue Lafayette, elle y vend des objets d'art, de curiosité et joint à ce commerce celui de marchande à la toilette.

La physionomie du sculpteur prit une expression singulière.

— Ah ! c'est ainsi qu'elle devait finir s'exclama-t-il.

— Permettez, mon père, ma mère travaille, riposta vivement le jeune homme ; aucun métier avouable ne déshonore celui qui le fait.

— Enfin, tu es allé la voir.

— Oui, mon père.

— Quand ?

— Hier, dans l'après-midi. C'est hier matin seulement que j'ai appris où elle demeure.

La pâleur de Lebrun s'accentua. Il avait bien pensé que Paul avait revu sa mère ; cependant, en le lui disant, le jeune homme lui avait porté au cœur un coup douloureux.

Le sculpteur sur bois comprenant assez que Léonie n'eût pas eu l'audace d'écrire à son fils et moins encore de se présenter à son atelier ; mais il ne ne croyait pas qu'elle eût voulu se tenir cachée. Il cherchait, au contraire, à se persuader que tout en ayant l'air de se dérober, elle avait adroitement fourni au jeune homme le moyen de la trouver.

C'était précisément l'adresse féline de sa femme qui épouvantait Lebrun. Quelle influence ne pourrait-elle pas exercer sur un caractère franc et loyal comme celui de Paul ! Elle était toujours à craindre, cette femme rompue à toutes les roueries, habituée à prendre tous les masques.

Il y avait eu un assez long silence.

Ce fut le sculpteur qui reprit la parole.

— Ainsi dit-il amèrement, tu es allé voir ta mère, sans me prévenir, en te cachant, comme si tu commettais une mauvaise action.

Paul devint très rouge.

— Je ne voulais vous parler d'elle qu'après l'avoir vue, répondit-il.

— Elle n'a pas été surprise de ta visite ?

— Elle a été très surprise, au contraire.

— Tu es resté longtemps avec elle ?

— Plus d'une heure.

— Ah ! Comment t'a-t-elle reçu ?

— Avec la plus grande joie, elle m'a témoignée la plus vive tendresse.

Lebrun hochait soucieusement la tête.

— Elle m'aime, mon père, croyez-le, elle m'aime ! s'écria Paul.

— Je n'en sais rien ; mais puisque tu le crois c'est bien. Après tout, elle peut être sincère. On a vu l'amour maternel surnager après le naufrage de tous les autres bons sentiments. Il faut bien qu'elle aime quelqu'un ou quelque chose. Est-ce que les bêtes fauves n'ont pas de la tendresse pour leurs petits !

— Oh ! mon père, vous êtes bien cruel.

— Je te fais de la peine, mon cher enfant ; ah ! ne sois pas étonné s'il y a de la colère dans mes paroles : elle m'a tant fait souffrir !

— Elle le sait, mon père, et elle en a le repentir. Il n'est pas sorti de sa bouche une parole dont vous pourriez être blessé.

— Elle n'avait rien à te dire de moi.

— Elle reconnaît ses torts envers vous, elle s'avoue coupable.

— T'aurait-elle dit pourquoi je l'ai chassée de ma maison ?

— Est-ce qu'elle pouvait me le dire ? D'ailleurs, mon père, je ne désire ni ne veux le savoir ; ce n'est pas à moi d'être le juge de ma mère ; je ne veux me souvenir que d'une chose, c'est qu'elle est ma mère.

— Oui, tu es son fils ; elle n'aurait jamais dû l'oublier.

— Elle en est malheureuse aujourd'hui ; mais les droits d'une mère sur son enfant existent toujours, et je ne veux pas lui reprocher de m'avoir abandonné ou de vous avoir donné le droit de me séparer d'elle. D'ailleurs, ai-je donc tant à me plaindre ? Si j'ai été privé de la tendresse de ma mère, j'ai eu la vôtre, et elle a été si grande, si pleine de dévouement qu'elle a pu me suffire.

Vous n'avez vécu que pour moi, mon père ; si je suis quelque chose, c'est à vous que je le dois, comme je vous dois tout ce qu'il y a de bon en moi. Ah ! ne craignez pas que ma mère puisse jamais vous enlever une parcelle de mon affection ; mais laissez moi donner dans mon cœur une place à celle que j'ai été si longtemps sans connaître.

— Pauvre cher enfant, répondit Lebrun d'une voix vibrante d'émotion, j'aime à t'entendre parler ainsi, ces sentiments te font honneur et j'en éprouve une légitime fierté. Mais, vois-tu les natures loyales et généreuses sont souvent exposées à de cruels mécomptes ; j'en ai fait moi-même la douloureuse expérience. Paul, fais attention, tiens-toi sur tes gardes !

— Soyez sans crainte, mon père, je ne sais plus un enfant.

— Je ne peux pas t'empêcher de revoir Mme Prudence, je ne peux pas